

LANGUE 145 FRANCAISE

REVUE TRIMESTRIELLE

MARS 2005

Michael Herslund
Irène Baron

Le génie de la langue française. Perspectives typologiques et contrastives

Injoo Choi-Jonin
Jean-Pierre Desclés
Zlatka Guentcheva
Peter Koch
Hanne Korzen
Lita Lundquist



LANGUE FRANÇAISE

Directeur de publication
Nathalie de Baudry d'Asson

N° Commission paritaire
56493

ISSN
0023-8368

Administration et rédaction
21, rue du Montparnasse
75006 Paris

Maquette
Michel Gourtay

Composition et mise en page
Axel Micro

Périodicité
revue trimestrielle

Impression
Imprimerie Chirat
42540 Saint-Just-la-Pendue

Dépôt légal
Mars 2005, N° 5322

Revue publiée avec
le concours du
Centre National du Livre

© Larousse

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays. En application de la loi du 1^{er} juillet 1992, il est interdit de reproduire, même partiellement, la présente publication sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (3, rue Hautefeuille, 75006 Paris).

All rights reserved. No part of this publication may be translated, reproduced, stored in a retrieval system or transmitted in any form or any other means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior permission of the publisher.

Créée en 1969 par M. Arrivé, J.-C. Chevalier, J. Dubois, H. Meschonnic, H. Mitterrand, A. Rey et N. Ruwet, cette revue est centrée sur les recherches théoriques et descriptives contemporaines concernant le français. Lexique et sémantique, syntaxe et morphologie, grammaire et didactique, acquisition et apprentissage... les contributions de tous horizons faisant le point sur les problématiques nouvelles sont accueillies sans exclusive.

CONSEIL SCIENTIFIQUE

M. Arrivé,
A.-M. Berthonneau,
H. Besse,
J.-C. Chevalier,
J.-L. Chiss,
J. Dubois,
P. Encrevé,
R. Lagane,
H. Meschonnic,
H. Mitterrand,
C. Muller,
J. Pinchon,
A. Rey,
J. Rey-Debove

COMITÉ DE RÉDACTION

A.-M. Berthonneau (Lille),
H. Besse (ENS Lyon),
J.-L. Chiss (Paris 3),
K. Jonasson (Stockholm),
C. Marchello-Nizia (Institut Universitaire de France),
C. Muller (Bordeaux),
H. Nølke (Århus).

RESPONSABLE ÉDITORIALE

D. Leeman

Indexé dans / Indexed in

- Ingenta
- Bases INIST (Francis et Pascal)

Articles en ligne

www.editions-sedes.com

Peter Koch

Université de Tübingen (Allemagne)

Aspects cognitifs d'une typologie lexicale synchronique.

Les hiérarchies conceptuelles en français et dans d'autres langues¹

I. TYPOLOGIE LEXICALE

La typologie lexicale est une discipline qui peut se vanter, il est vrai, d'avoir des parrains illustres (Ullmann 1953 ; puis – malgré lui – Skalička 1965 ; Greenberg 1966 ; Lehmann 1990 ; Talmy 2000). Et pourtant, c'est une discipline qui se cherche toujours. Ce n'est que récemment que sont apparues des initiatives qui visent à la promotion de cette sous-discipline : notamment l'atelier *Lexical typology* à la *Fifth International Conference of the Association for Linguistic Typology* (Cagliari, 15-18 septembre 2003) ainsi que la préparation du présent volume.

Ce ne sont certainement pas les résultats intéressants qui manquent en la matière. Ce qui fait défaut, c'est plutôt une systématique générale qui réunisse ces *disiecta membra*. Grâce aux prolégomènes de Ullmann (1966), grâce aux progrès de la typologie linguistique et aux acquis de la sémantique cognitive, une telle systématique commence à se mettre en place (Schwarze 1983 ; Scheppling 1985 ; Lehmann 1990 ; Koch 2000a : 99-100 ; 2001a : 1143-1144). Cette systématique partira de notions, à tout prendre, assez traditionnelles, telles que 'paradigmatique/syntagmatique', 'sémasiologie/onomasiologie' et

1. Je remercie Jean-Pierre Durafour de la révision stylistique du présent article. Je suis également reconnaissant à deux relecteurs de leurs observations pertinentes et utiles.

'synchronie/diachronie'. En typologie lexicale, l'axe paradigmatique concerne l'organisation des lexies² en tant qu'éléments de l'inventaire du lexique ; l'axe syntagmatique regarde les lexies en tant que chaînons d'une séquence. Si la perspective sémasiologique part des signifiants de lexies et des relations entre eux, la perspective onomasiologique, elle, se base nécessairement sur les concepts exprimés par des lexies. Ces distinctions nous permettent de délimiter trois champs de recherche en typologie lexicale, tous susceptibles d'une étude synchronique aussi bien que diachronique :

- (a) la paradigmatique sémasiologique, qui étudie par exemple l'impact typologique de phénomènes d'identité de signifiants, tels que l'homonymie et la polysémie (cf. Ullmann 1966 : 232-237 ; Blumenthal 1997 : 108 ; Koch 2001a : 1172-1173).
- (b) la paradigmatique onomasiologique, qui s'interroge sur l'organisation du « matériel » conceptuel par rapport aux lexies en tant qu'éléments de l'inventaire du lexique et sur les relations qui unissent les concepts exprimés (relations cognitives).
- (c) la syntagmatique – dans ce cas, nécessairement – onomasiologique, qui observe l'articulation du matériel conceptuel par rapport aux séquences de lexies (et de grammèmes). Dans une visée plutôt lexicale, on examine les phénomènes de 'semantic agreement' (restrictions de sélection, etc. ; cf. p. ex. Plank 1984) ; dans une visée plutôt grammaticale, on analyse certains des phénomènes que Tesnière avait appelés 'métataxes' (cf. Tesnière 1959 : 283-358 ; Koch 2000a : 108-111 ; 2001a : 1168-1172). Un domaine particulièrement spectaculaire et fertile pour la sémantique cognitive comprend l'expression des concepts de mouvement (cf. Talmy 2000 ; Blumenthal 1997 : 11, 70-71 ; Herslund 2003 et manuscrit ; Baron et Herslund, ce volume).

Dans ce qui suit, nous nous bornerons à un aspect du champ (b), et cela exclusivement dans une perspective synchronique. Du point de vue cognitif, le champ (b) nous offre le choix entre deux démarches. La première met l'accent entièrement sur les concepts (et le réseau des relations cognitives auquel ils appartiennent) et ne vérifie que l'(in)existence ou la distinctivité des lexies qui expriment ces concepts dans différentes langues (aspect hiérarchique). La deuxième démarche part des (groupes de) concepts pour examiner, le cas échéant, plus profondément les procédés morpholexicaux ainsi que les relations cognitives engendrant les lexies qui expriment ces concepts dans différentes langues (aspect motivationnel ; cf. Koch 2000a : 105-107 ; 2001a : 1156-1168 ; Koch et Marzo, manuscrit). Conformément à une seconde limitation, nous ne traiterons ici, pour l'essentiel, que l'aspect hiérarchique ; seule la conclusion (5.) fera converger les deux aspects, hiérarchique et motivationnel.

L'aspect hiérarchique concerne, entre autres, des questions que la linguistique discute depuis longtemps en termes de 'découpage' linguistique de la réalité extralinguistique. Pourquoi le français distingue-t-il *cheveu* et *poil*, là où

2. Je me sers de ce terme introduit par Pottier (p. ex. 1992 : 34) parce qu'il englobe des unités du lexique d'une complexité très variable (du mot « simple » au phraséologisme).

d'autres langues, comme l'allemand, n'ont qu'un seul terme (*Haar*) ou encore pourquoi d'autres ont-elles un découpage plus fin (v. *infra* 3.2.) ? La sémantique structurale, qui a toujours insisté sur la singularité historique de ce découpage, a apporté énormément de choses à l'analyse linguistique dans ce domaine. Mais en fin de compte, ce découpage est souvent motivé par des données cognitives plus profondes et plus générales. C'est donc grâce à la sémantique cognitive que nous pouvons essayer de déceler des constantes conceptuelles ou perceptuelles sous-jacentes à la variation superficielle des langues que l'on peut traduire dans une typologie lexicale.

Mais il y a plus. L'aspect hiérarchique du lexique ne se limite pas à une catégorisation 'taxinomique' du monde (3.). Ne serait-ce que de manière inconsciente, les lexicologues, les typologues et les ethnologues ont décrit depuis longtemps des tendances de l'organisation conceptuelle de différentes langues qui ne concernent pas la catégorisation taxinomique, mais plutôt les « horizons » de notre savoir extralinguistique pour autant qu'ils se matérialisent dans les langues. Ce n'est certainement pas par hasard que le français désigne par un même mot (*bois*) et un terrain peuplé d'arbres et la matière ligneuse ou que le danois désigne par un même mot (*træ*) l'arbre et la matière ligneuse (v. *infra* 4.2.). Nous touchons ici le problème des 'scénarios' qui organisent notre savoir extralinguistique et peuvent se répercuter, de manière non aléatoire, dans la configuration du lexique. Cette perspective, inaccessible à la sémantique structurale, se prête parfaitement à une analyse en termes cognitifs, susceptible, une fois de plus, de révéler des constantes conceptuelles ou perceptuelles sous-jacentes et pertinentes pour une typologie lexicale.

L'étiquette 'cognitif' de notre approche ne se justifie pas uniquement par le recours – indispensable – aux notions de prototype (cf. Taylor 1995 : 38-87 ; Kleiber 1990 ; Ungerer et Schmid 1996 : 1-113 ; Croft et Cruse 2004 : 74-97) et de scénario (v. *infra* 2.), mais, qui plus est, par le fait que toutes nos analyses sémantiques partent des relations associatives fondamentales de contiguïté, de similarité et de contraste³ (cf. Jakobson 1963 ; Raible 1981 ; Blank 1997 : 157-344 ; 2000 ; Koch 1999 ; 2000b ; 2001b ; sous presse).

2. LES HIÉRARCHIES CONCEPTUELLES

Les réseaux de relations cognitives pertinents pour l'aspect hiérarchique de la typologie lexicale correspondent à des hiérarchies conceptuelles de deux ordres, que nous illustrons ici par le concept ARBRE (Fig. 1).

Il y a d'abord la dimension taxinomique (3.) basée, d'une part, sur la *similarité* co-taxinomique (relations horizontales : p. ex. CHÊNE – PIN – POMMIER, etc.)

3. Ce n'est qu'en raison du matériel linguistique particulier analysé dans le présent article que cette troisième relation sera absente.

et, d'autre part, sur l'inclusion taxinomique entre un concept générique et des concepts plus spécifiques. Dans ces relations verticales (p. ex. ARBRE – CHÊNE, ARBRE – PIN, ARBRE – POMMIER, etc.), le concept générique met en évidence la *similarité* des concepts spécifiques et les dépouille, du moins en partie, de leurs *contiguités* particulières (partie-tout, qualités, etc.) ; les concepts spécifiques, par contre, mettent en valeur justement ces *contiguités* qui diversifient leur *similarité* (cf. Koch, sous presse). Même si la théorie du prototype a démontré l'asymétrie qui existe entre les différents niveaux d'une hiérarchie taxinomique (cf. Taylor 1995 : 22-58 ; Kleiber 1990 : 78-91 ; Kleiber et Tamba 1990) et que des recherches diachroniques ont révélé la précarité de ce qu'on appelle le 'niveau superordonné' (cf. Mihatsch 2004), le principe même de taxinomie reste incontesté et s'avère utile pour une typologie lexicale.

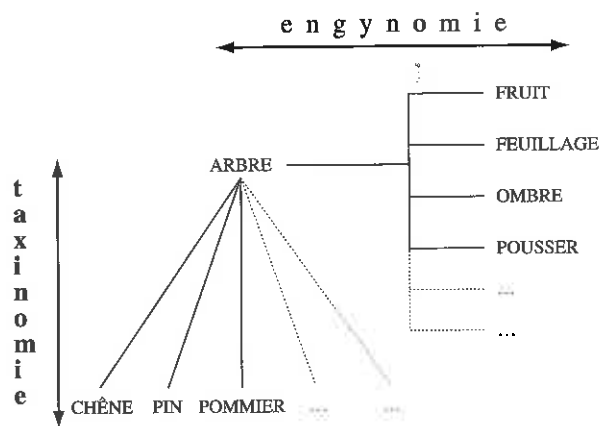


Figure 1 : Taxinomie et engnemie

Une des notions indispensables pour la sémantique, qui a été introduite par la linguistique cognitive, est celle de 'scénario' (angl. *frame* ; cf. Minsky 1975 ; Tannen 1979 ; Fillmore 1985 ; Taylor 1995 : 87-92 ; Ungerer et Schmid 1996 : 205-217 ; Croft et Cruse 2004 : 7-21). À y regarder de plus près, on constate que cette notion est intimement liée à la relation de 'contiguïté' (cf. Koch 1999 : 140-153 ; 2001b : 202-203). D'où la seconde dimension hiérarchique fondamentale pour la typologie lexicale (4.) que nous appellerons 'engnemie' (d'après τὸ (σύν)εγγυς 'le contigu' dans Aristote, *De memoria et reminiscentia*, 451b, 18-22). Cette dimension est donc entièrement basée sur la *contiguïté* entre un scénario conceptuel et ses éléments (p. ex. ARBRE – FRUIT, ARBRE – FEUILLAGE, ARBRE – OMBRE, ARBRE – POUSSER, etc.) ou bien entre les éléments d'un scénario (p. ex. POUSSER – FRUIT, POUSSER – FEUILLAGE, FEUILLAGE – OMBRE, etc.).⁴

4. Soulignons que les 'méronomies' analysées par Cruse (1986 : 157-180 ; cf. aussi Croft et Cruse 2004 : 150-163), c.-à-d. les hiérarchies basées sur la contiguïté partie-tout, ne représentent qu'un cas particulier d'engnemies (cf. Koch 2001b : 216-218).

3. LA DIMENSION TAXINOMIQUE

Dans la description de la dimension taxinomique, on peut tirer parti des acquis de l'analyse componentielle développée par le structuralisme européen (cf. Hjelmslev 1957 ; Pottier 1964 ; Greimas 1966 ; Coseriu et Geckeler 1981). Il faut pourtant se garder de confondre les relations taxinomiques (domaine d'application idéal de la sémantique structurale) avec les relations engnemies (4.). Le célèbre exemple de Louis Hjelmslev (1957 : 104-105), destiné à illustrer la diversité lexicale des langues et contenant l'amorce d'une petite typologie lexicale (Fig. 2), mélange effectivement ces deux dimensions (v. aussi *infra* 4.2.).

	Baum	arbre
træ	Holz	bois
skov	Wald	forêt

Figure 2 : Petite typologie lexicale d'après Hjelmslev

3.1. En dernière analyse, il n'y a, dans la Fig. 2, que le domaine conceptuel TERRAIN PEUPLÉ D'ARBRES qui soulève des problèmes taxinomiques, notamment l'opposition française *bois/forêt* 'terrain restreint/vaste terrain peuplé d'arbres'⁵. En élargissant un peu le cadre typologique, on constate que les langues qui n'ont qu'un seul mot générique courant (dan. *skov*, all. *Wald*, lat. *silva*, russe *лес*, gr.mod. *δάσος*, hong. *erdő*, jap. *mori*, etc.) s'opposent à celles qui possèdent une différenciation taxinomique obligatoire (binaire, ternaire ou autre⁶), telles que le français (*bois/forêt*), l'anglais (*wood(s)/forest*), l'italien (*bosco/foresta/selva*), l'espagnol (*bosque/selva/monte*), le turc (*koru/fundalık/orman*), l'arabe (*yāba/haraḥ*), le chinois (*shùlín/sēnlín*), etc.

Ce qui importe dans ce genre d'exemplifications, ce ne sont pas les différenciations *possibles* dans une langue donnée, mais les différenciations *nécessaires* dans un système lexical donné : le locuteur français est obligé de

5. Le sens 'petit bois' de l'all. *Holz* est tout à fait marginal, ce qui fait quasiment disparaître la différence entre l'all. *Wald* et le dan. *skov* 'terrain peuplé d'arbres'.

6. Ce regroupement n'implique aucunement que les distinctions taxinomiques que font les différentes langues soient équivalentes entre elles du point de vue quantitatif (binaires, ternaires, etc.), voire du point de vue qualitatif.

7. Le pluriel fr. *les bois* mériterait d'être considéré séparément (et d'être confronté avec l'angl. *woods*).

distinguer *bois* et *forêt*, là où le locuteur danois, allemand, latin, etc. peut rester moins « précis » du point de vue taxinomique⁸.

Une constatation importante s'impose : les différenciations taxinomiques dont les langues particulières se servent pour organiser ce domaine conceptuel ne sont nullement chaotiques. À y regarder de plus près, force est de constater que certains patrons se dessinent et se répètent. Ces observations nous permettent d'établir des types lexicaux. D'après le matériau que nous avons sous les yeux, il semble que pour la conceptualisation du TERRAIN PEUPLÉ D'ARBRES une stratégie « généralisante » (danois, allemand, latin, russe, etc.) coexiste avec une stratégie « binaire » centrée sur l'étendue du terrain en question (français, anglais, arabe, chinois) et avec une stratégie « ternaire », relativement variable dans le détail (italien, espagnol, turc).

3.2. Dans le domaine central des PARTIES DU CORPS, ce sont essentiellement les hiérarchies engynomiques qui jouent (4.1.), mais il existe aussi des problèmes taxinomiques saillants, dont l'articulation du domaine conceptuel CHEVEU/POIL (cf. Koch 2001a : 1146 ; v. Tableau 1). Le français s'aligne sur un groupe de langues (italien, hongrois, japonais, etc.) où on est obligé de choisir entre une lexie qui ne désigne que la production filiforme du CRÂNE (p. ex. fr. *cheveu*) et une lexie qui s'applique indifféremment à la production filiforme du reste du corps humain et à celle du corps des animaux (p. ex. fr. *poil*). Ce découpage est certainement dû à la saillance particulière du crâne avec sa production épidermique par rapport à tout le reste. Ce type lexical s'oppose, d'une part, aux langues dépourvues de toute différenciation taxinomique (allemand, sarde, russe, itza, etc.) et, d'autre part, aux langues imposant aux locuteurs des différenciations plus fines basées sur des saillances ultérieures : BARBE vs. CRANE (hopi, swahili), voire HOMME vs. ANIMAL (swahili)⁹. Une fois de plus, ce ne sont pas les différenciations possibles dans les langues en question (cf. p. ex. fr. *poil de barbe*), mais les différenciations nécessaires.

	→ CRANE	→ BARBE	→ CORPS HUMAIN	→ ANIMAL
all.			<i>Haar</i>	
sarde			<i>pilu</i>	
russe			<i>vólos</i>	
itza (maya)			<i>tzo 'otz(ef)</i>	

8. On ne tiendra donc pas compte ici de l'organisation hyponymique du domaine conceptuel étudié (comme p. ex. dans fr. *bosquet*, *boqueteau*, *futaie*, etc.).

9. Nous faisons totalement abstraction ici d'un autre problème, de nature engynomique, qui se superpose à ces données lexicales : certaines langues possèdent un même mot polysémique qui désigne le CHEVEU INDIVIDUEL aussi bien que l'ENSEMBLE DES CHEVEUX (all. *Haar*, angl. *hair*, esp. *pelo*, etc.), d'autres, comme le français, ne connaissent pas ce phénomène.

	→ CRANE	→ BARBE	→ CORPS HUMAIN	→ ANIMAL
fr.	<i>cheveu</i>		<i>poil</i>	
ital.	<i>capello</i>		<i>pelo</i>	
hong.	<i>hajszál</i>		<i>szőrszál</i>	
jap.	<i>kami (no ke)</i>		<i>ke</i>	
hopi	<i>höömi</i>	<i>sowitsmi</i>	<i>pöhö</i>	
swahili	<i>unywele</i>	<i>udevu</i>	<i>laika</i>	<i>(u)nyoya</i>

Tableau 1 : Types lexicaux dans le domaine conceptuel CHEVEU/POIL

3.3. Les DIMENSIONS SPATIALES constituent un domaine conceptuel absolument central (dont l'articulation taxinomique implique d'ailleurs aussi des problèmes au niveau des restrictions de sélection : v. 1., (c)). L'étude structurale proposée par Greimas (1966 : 31-36) pour le français est susceptible d'un approfondissement typologique considérable sur la base des travaux de Lang (p. ex. 2001). En partant du statut privilégié de l'axe vertical en tant qu'universel (dû à la gravitation et à la station verticale de l'homme), celui-ci envisage l'existence de deux stratégies qui interviennent dans la lexicalisation des mots exprimant les dimensions spatiales (*spatial dimension terms*, généralement des adjectifs accompagnant les substantifs qui dénotent les objets spatiaux en question) : une stratégie basée sur les proportions inhérentes de l'objet spatial (P) et une stratégie basée sur la position de l'observateur (O). Le poids relatif des deux stratégies dans différentes langues définit un continuum qui s'étend entre les langues P radicales et les langues O radicales :

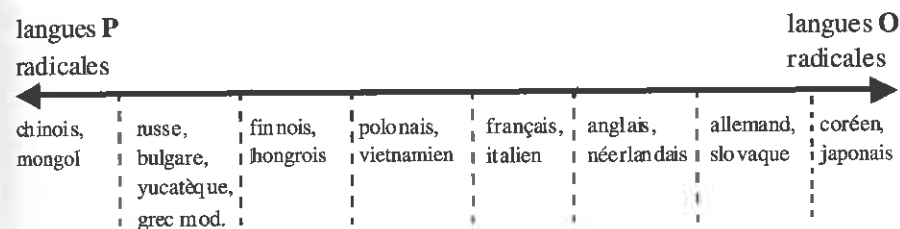


Figure 3 : Continuum des stratégies de lexicalisation pour les DIMENSIONS SPATIALES

Contentons-nous de choisir, comme exemple, les *ACROSS terms* (AT) auxquels revient un rôle de « charnière » à haute valeur diagnostique (v. Fig. 4 et 5). Le coréen, pour autant qu'il soit une langue O radicale¹⁰, désigne par AT = *kalo* toujours la dimension perpendiculaire à l'axe de l'observateur, indépendamment de son extension (si dans les Fig. 4 et 5 *a* correspond à cet axe, *b* est

10. Notons que le coréen et le japonais disposent, à côté de leur système O radical, d'un système P proprement dit.

donc désigné par *kalo*, et vice versa). Le français, en tant que langue O mitigée, conçoit la Fig. 5 selon le principe O en choisissant AT = *large* pour désigner *a*, qui est perpendiculaire à l'axe de l'observateur ainsi qu'à l'axe vertical (*b*) désigné, à son tour, par *haut* ; mais pour la Fig. 4, c'est le principe P qui prévaut, puisque *large* est appliqué à *b*, qui est perpendiculaire à la dimension maximale *a* désignée, elle, par *long*.

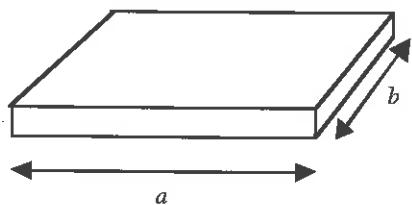


Figure 4 : une planche en tant qu'objet mobile, indépendamment de sa position

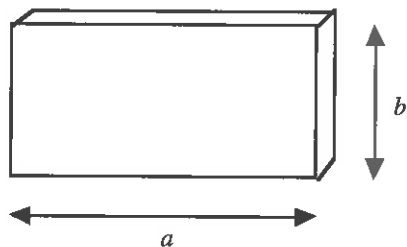


Figure 5 : une planche en position verticale, ayant pour base l'extension maximale

En russe, langue P mitigée, le principe P prévaut non seulement dans la Fig. 4, où AT = *širiná* (substantif) désigne la dimension *b*, perpendiculaire à la dimension maximale *a*, mais potentiellement aussi dans la Fig. 5, où la dimension maximale *a* peut être rendue, tout comme dans la Fig. 4, par *dliná* (substantif) – à moins que l'on ne choisisse pour *a*, selon le principe O, *širiná* qui désigne aussi la dimension perpendiculaire à l'axe vertical (*b*). Finalement, le chinois, en tant que langue P radicale, emploie AT = *kuān* exclusivement pour la dimension perpendiculaire (*b*) à la dimension maximale *a* (Fig. 4 ; dans Fig. 5, *b*, étant vertical, est désigné différemment : *gāo*).

3.4. Un trait typologique particulièrement saillant du français concerne la taxinomie interne du domaine conceptuel fondamental ÊTRE HUMAIN (= C_1) qui se divise en ÊTRE HUMAIN MÂLE = C_{11} et ÊTRE HUMAIN FÉMININ = C_{12} (cf. Koch 2001a : 1147). La solution française consiste à désigner C_1 aussi bien que C_{11} par le mot *homme* dont la 'polysémie verticale' (Gévaudan 2003) recouvre deux niveaux taxinomiques à la fois¹¹. Il n'y a que C_{12} qui soit lexicalisé séparément, par *femme*. La plupart des langues romanes et l'anglais appartiennent à ce même type C_1 - C_{11} / C_{12} (p. ex. esp. *hombre/mujer* ; it. *uomo/donna* ; angl. *man/woman*), inspiré, paraît-il, par un effet de prototypicalité. La conception patriarcale qui fait de l'être humain mâle l'être humain $\kappa\alpha\tau'\xi\sigma\chi\eta\nu$ est sans doute une condition nécessaire, mais non suffisante pour engendrer cette solution lexicale, comme le montre la diffusion considérable, dans le monde, d'un type lexical complètement différent qui lexicalise la triple

11. Nous rejetons l'analyse structurale monosémique de *homme* en termes d'opposition inclusive' à *femme*, telle qu'elle a été proposée par Coseriu (p. ex. Coseriu et Geckeler 1981 : 57 n. 103 ; pour la critique, cf. Blank 1997 : 198-199 ; Koch 2001a : 1147).

distinction C_1 // C_{11} / C_{12} : roum. *om* // *bărbat* / *femeie* (langue romane !) ; lat. *homo* // *vir* / *mulier* ; all. *Mensch* // *Mann* / *Frau* ; gr.mod. *ánthropos* // *ánđras* / *jínēka* ; russe *čelov'ek* // *mužčína* / *ženščína* ; arabe *'insān* // *rařful* / *'imra 'a* ; jap. *hito* // *otoko* (*no hito*) / *onna* (*no hito*) ; chin. *rén* // *nánrén*, *nánzǐ* / *fūnǚ*, etc.

3.5. Autre domaine conceptuel central où l'examen typologique révèle un effet de prototypicalité potentiel : la catégorie PRÉPARER DE LA NOURRITURE PAR LA CHALEUR (C_1), dont la sous-catégorie C_{11} = PRÉPARER... DANS UN LIQUIDE EN ÉBULLITION (s'opposant aux autres sous-catégories C_n qui peuvent être organisées de différentes manières) revêt un caractère prototypique qui est certainement dû au haut rang culturel de ce type de préparation, doublement médiatisée, par l'eau et par le récipient (cf. Lévi-Strauss 1964 : 21). Si les données de Lehrer (1974 : 155-167) sont exactes, il faut distinguer deux types de langues : celles qui lexicalisent l'effet de prototypicalité par ce que nous appellerions une polysémie 'verticale' C_1 - C_{11} (p. ex. all. *kochen* ; pol. *gotować* ; Yorouba *sè*) et celles qui emploient deux lexies différentes C_1 / C_{11} , dont le français avec *cuire* / [faire] *bouillir*¹² (cf. aussi pers. *poxtān* / *jusandān* ; jap. *ryōri-suru*, *nitaki* / *niru* ; navaho *chi 'yáán 'alnééhgo* / *shibéézhgo*). Lehrer tente aussi d'établir des universaux implicatifs. Si une langue a au moins deux lexies qui recouvrent le domaine conceptuel correspondant à C_1 (et même si elle ne lexicalise pas C_1 lui-même, comme le jacaltèque ou le ge), l'une des deux exprimera C_{11} (comme p. ex. fr. [faire] *bouillir*). De plus, si une langue a trois ou plus de lexies pour ce domaine, ce n'est pas C_1 qui sera subdivisé, mais ce sont les C_n (cf. fr. [faire] *bouillir* // [faire] *frire* / [faire] *rôtir* / *griller*).

3.6. Les universaux implicatifs se sont avérés éclairants également dans d'autres domaines conceptuels. Pour le domaine des COULEURS, il suffit ici de renvoyer, p. ex., à Berlin et Kay (1969) et à MacLauray (2001). Pour le domaine fondamental des LIENS DE PARENTÉ c'est surtout Greenberg (1966 ; 1980 ; cf. aussi Jonsson 2001 : 1206-1209) qui a démontré la pertinence des universaux implicatifs, tels que la hiérarchie suivante des générations, allant de la moins marquée à la plus marquée : G^{+1} > G^{-1} > G^{+2} > G^{-2} , etc. (échelle motivée, entre autre, par des critères de fréquence dans les textes). Le sexe constitue par exemple une des distinctions universelles sous-jacentes aux systèmes de dénomination de la parenté (d'après Kroeber 1909). Or, si le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le russe, etc. peuvent distinguer le sexe, en principe, dans toutes les générations¹³, ils n'appartiennent qu'à un type particulier de langues. En fait, il n'y a que la distinction entre PÈRE et MÈRE

12. Selon le *Grand Robert* 1987, s.v. *bouillir*, l'emploi transitif de *bouillir* (équivalent à *faire bouillir*) est 'rare', selon le *Nouveau Petit Robert* 1995, s.v. *bouillir*, il est 'familier' (v. aussi *infra* 4.5. et Tableau 6).

13. L'angl. *cousin* est une exception. Les mots indistincts du type fr. *parents* et *enfants* coexistent, on le sait, avec des mots différenciés du type fr. *père/mère* et *fil* / *fil*.

(G⁺¹) qui soit quasiment universelle. À part cela, des neutralisations peuvent s'effectuer davantage du côté « marqué » de la hiérarchie des générations mentionnée, de préférence si, du côté plutôt « non-marqué », la distinction est réalisée : cf. Malai G⁺¹ *bapa* 'père' / *ěmak* 'mère' > G⁻¹ *anak* 'enfant' ; bavenda G⁺¹ *khotsi* 'père' / *mme* 'mère' > G⁺² *makhulu* 'grand-parent' ; logoli G⁺² *guga* 'grand-père' / *guku* 'grand-mère' > G⁻² *omwitjuxulu* 'petit-enfant'

4. LA DIMENSION 'ENGYNOMIQUE'

Les hiérarchies engynomiques, basées sur les relations de contiguïté à l'intérieur des scénarios (2.) restent, par principe, inaccessibles à la méthode structurale (cf. Koch 1998). Il est donc de rigueur de les distinguer soigneusement des hiérarchies taxinomiques (3.). Si la typologie taxinomique concerne le caractère plus ou moins « abstrait » des catégories lexicalisées, la typologie engynomique, elle, met en jeu les polysémies métonymiques (basées sur la contiguïté) ou leur absence.

4.1. Le domaine conceptuel le plus connu où le principe engynomique (sous forme 'méronomique' : v. n. 3) ainsi que les universaux implicatifs aient été appliqués depuis longtemps sont les PARTIES DU CORPS HUMAIN. Nous nous bornerons à un seul exemple et renvoyons, pour le reste, à la littérature (p. ex. Brown 1976 ; Andersen 1978 ; Wilkins 1996). Il résulte des études dans ce domaine que la méronomie des quatre membres du corps humain n'a pas la même conformation dans toutes les langues du monde. Il paraît toutefois qu'un concept BRAS + MAIN (C₁) ou bien BRAS (C₁₁) est lexicalisé dans toutes les langues et que la lexicalisation du concept MAIN (C₁₂) présuppose toujours celle du concept BRAS (C₁), mais non vice versa. Ces généralisations, incompatibles avec une langue qui lexicalise C₁₂, mais non pas C₁₁, recouvrent trois types de solutions : 1° la lexicalisation du seul concept C₁ comme dans swahili *mkono* (de même en ibo, chirah-mbwa, kewa, tzeltal, etc.), 2° une polysémie métonymique C₁₁-C₁₂, selon l'interprétation de Brown (1976 : 407, 415) et Andersen (1978 : 358), comme dans russe *ruká* (de même en grec moderne, irlandais, quechua, lahu, etc.) et 3° une lexicalisation distincte comme dans fr. *bras* et *main* (de même en anglais, allemand, espagnol, ourdou, chinois, navaho, eskimo, etc.). Sur la base d'un échantillon de 109 langues du monde, Witkowski et Brown (1985) reconduisent le type 3 aux habitats en climats froids, loin de l'équateur, où les vêtements confectionnés cachant ou dégageant certaines parties des membres rendent celles-ci plus saillantes. Cependant, comme le montrent le russe et l'irlandais, on trouve aussi, dans ces mêmes zones climatiques, des survivances d'autres types, plus archaïques.

4.2. Comme nous l'avons déjà annoncé dans 3.1., la Fig. 2 ne contient des problèmes taxinomiques que par rapport aux fr. *bois* / *forêt*. Apparemment

sans s'en rendre compte et sans parler de polysémie, Hjelmslev a ébauché, dans le même schéma, une typologie engynomique embryonnaire pour le scénario fondamental TERRAIN PEUPLÉ D'ARBRES (C₁) – MATIÈRE LIGNEUSE (C₂) – ARBRE (C₃). Cette perspective cognitive et onomasiologique nous permet d'identifier trois types lexicaux dans les langues du monde, représentés respectivement par l'allemand, le français et le danois (cf. Koch 2000a : 103-104 ; 2001a : 1153-1154) :

	C ₁ TERRAIN PEUPLÉ D'ARBRES	C ₂ MATIÈRE LIGNEUSE	C ₃ ARBRE
Type α	all. <i>Wald</i>	all. <i>Holz</i>	all. <i>Baum</i>
Type β	fr. <i>bois</i>	fr. <i>bois</i>	fr. <i>arbre</i>
Type γ	dan. <i>skov</i>	dan. <i>træ</i>	dan. <i>træ</i>

Tableau 2 : Types de lexicalisation du scénario TERRAIN PEUPLÉ D'ARBRES-MATIÈRE LIGNEUSE-ARBRE

La solution qui semble la plus « naturelle », à savoir la lexicalisation séparée de C₁, C₂ et C₃ (type α) existe dans un nombre considérable de langues (p. ex. it. *bosco*, etc. / *legno* / *albero* ; tchèque *les* / *dřevo* / *strom* ; gr.mod. *δάσος* / *κσφό* / *δένδρο* ; turc *koru*, etc. / *odun* / *ağaç* ; arabe *yāba*, etc. / *xašab* / *šayfara*)¹⁴. Selon toute probabilité, c'est pourtant la polysémie métonymique C₂-C₃ (type γ) qui l'emporte à l'échelon mondial (cf. aussi p. ex. russe C₁ *les* / C₂-C₃ *d'er'evo* ; lit. *girė* / *medis* ; hong. *erdő* / *fa* ; swahili *msitu* / *mti* ; jap. *mori* / *ki*). Ce type, que Witkowski *et al.* (1981) considèrent comme le vestige de sociétés traditionnelles, de petite dimension, recouvre deux tiers de leur échantillon de 66 langues (cf. aussi Brown 2001 : 1180). La polysémie métonymique C₁-C₂ (type β), représentée ici par le français¹⁵, ne ressort pas directement de ces études et a l'air plutôt extravagante. Pour l'instant nous n'en avons trouvé d'autres attestations qu'en breton (C₁-C₂ *koad* / C₃ *gwezenn*), en anglais (*wood* / *tree* ; mais v. 5.2.) et, moins nettement, en ancien irlandais (cf. Koch 2000a : 104), ce qui suggère une distribution aréale non fortuite.

4.3. On discerne une problématique en grande partie analogue dans un autre domaine conceptuel absolument fondamental qui réunit dans un même scénario, entre autres, les concepts SOLEIL (C₁), JOUR≠NUIT (C₂), JOUR=24H (C₃) et NUIT (C₄). C₂ et C₄ forment les PARTIES d'un TOUT C₃, et C₂ est lié avec C₁ par une contiguïté temporelle. Dans beaucoup de langues, les quatre concepts sont lexicalisés séparément (Tableau 3 : type α ; cf. aussi p. ex. suéd. *sol* / *dag* / *dygn* / *natt* ; pers. *āftāb* / *rūz* / *šebanerūz* / *šab*). Or, une thèse de maîtrise non publiée, rapportée par Brown (2001 : 1183), a découvert dix types différents de

14. Évidemment, les subdivisions taxinomiques de TERRAIN PEUPLÉ D'ARBRES en italien, etc. (cf. 3.1.) n'entrent pas en ligne de compte ici.

15. Avec des nuances, il est vrai : fr. *forêt* correspond plutôt au type α.

polysémies (métonymiques, dirions-nous) à l'intérieur et autour de ce scénario, attestés dans un échantillon de 180 langues du monde. En voici les plus fréquents auxquels nous ajouterons le type α (cf. aussi Skalička 1965 : 156 ; Koch 2001a : 1153-1154) :

	C ₁ SOLEIL	C ₂ JOUR≠NUIT	C ₃ JOUR=24H	C ₄ NUIT
Type α	russe <i>sólnc'e</i>	<i>d'en'</i>	<i>sútky</i>	<i>noč</i>
Type β	angl. <i>sun</i>	<i>day</i>	<i>day</i>	<i>night</i>
Type $\beta+\gamma$	hong. <i>nap</i>	<i>nap</i>	<i>nap</i>	<i>éj (szaka)</i>
Type γ	mordve <i>či</i>	<i>či</i>	<i>či-ve</i>	<i>ve</i>

Tableau 3 : Types de lexicalisation du scénario SOLEIL-JOUR≠NUIT-JOUR=24H-NUIT

La polysémie la plus fréquente est C₂-C₃ (type β : 23 % de l'échantillon ; cf. aussi p. ex. all. *Sonne/Tag/Nacht* ; esp. *sol/día/noche*). Les deux autres types relativement fréquents atteignent 17 % chacun : polysémie C₁-C₂ (type γ) et triple polysémie C₁-C₂-C₃ (type $\beta+\gamma$; cf. aussi jap. *hi/yoru* [C₂ : *hi(ru)*]). Le français (*soleil/jour/nuit*) appartient en principe au type β , mais les choses se compliquent par la coexistence de *jour* (polysémie C₂-C₃) et de *journée* (affinité au seul concept C₂)¹⁶.

4.4. Un type d'exemples célèbre (dont le caractère engnomique a sans doute été méconnu) remonte à Saussure (1916 : 160), qui oppose les exemples angl. *sheep/mutton* à fr. *mouton*. En dernière analyse, il s'agit d'un scénario très général basé sur la contiguïté entre ANIMAL = C₁ et VIANDE = C₂ (cf. Koch 2000a : 102-104 ; 2001a : 1153). Nous pouvons distinguer trois solutions de lexicalisation dans les langues :

	C ₁ ANIMAL	C ₂ VIANDE
Solution <i>d</i>	angl. <i>calf</i> 'veau' gr.mod. <i>próvato</i> 'mouton'	<i>veal</i> 'du veau' <i>arni</i> 'du mouton'
Solution <i>c</i>	russe <i>svin'</i> 'ja' 'cochon' chin. <i>niú</i> 'bœuf' turc <i>koyun</i> 'mouton'	<i>svinína</i> 'du porc' <i>niúròu</i> 'du bœuf' <i>koyun eti</i> 'du mouton'
Solution <i>p</i>	fr. <i>bœuf</i> angl. <i>lamb</i> 'agneau'	<i>bœuf</i> <i>lamb</i> 'de l'agneau'

Tableau 4 : Solutions de lexicalisation dans les domaines conceptuels ANIMAL et VIANDE

16. Nous ne discuterons pas dans le détail la relation – engnomique à son tour – entre *jour* (ENTITÉ) et *journée* (DURÉE) par rapport au scénario C₂.

La solution *d* comporte deux mots complètement distincts. La solution *p* correspond à l'absence totale de distinction lexicale, sous forme de polysémie métonymique C₁-C₂. Il existe une solution de compromis *c* qui consiste à employer pour C₂ une lexie distincte, rattachée cependant par un lien de motivation (cf. 5.) au mot qui exprime C₁. Cet indice de la contiguïté C₁-C₂ peut s'inscrire dans des procédés formels très divers : suffixation (rus. *svinína*), composition (chin. *niúròu*), syntagme lexicalisé (turc *koyun eti*), etc. Or les solutions *d*, *c* et *p* ne constituent pas encore des types lexicaux, car la plupart des langues les mélangent. Mais il est éventuellement possible d'établir une échelle implicative qui permet de typiser ces mélanges. Voici un tableau – tout à fait provisoire – pour quelques langues européennes qui semble indiquer que le choix des différentes solutions n'est pas complètement arbitraire, mais dépend d'une hiérarchie des animaux (de gauche à droite)¹⁷ :

	COCHON/PORC	BŒUF	VEAU	MOUTON	AGNEAU	POULET	POISSON
angl.	<i>d</i>	<i>d</i>	<i>d</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>
roum.	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>p</i>
sarde	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>p</i>	<i>p</i>
all.	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>c</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>
esp.	<i>c</i>	<i>p</i>	<i>c</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>d</i>
fr.	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>
it.	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>	<i>p</i>

Tableau 5 : Hiérarchie implicative de lexicalisation dans les domaines conceptuels ANIMAL et VIANDE

Une fois franchie, en venant de gauche, la limite entre *c* et *p*, on ne revient plus à *c*. La langue la plus « radicale » est l'italien qui a toujours *p* (en commençant par *maiale* 'cochon ; du porc'). Le tournant *c/p* se situe à différents points de l'échelle : POULET/POISSON pour le roumain (*carne de pasăre/pește*), AGNEAU/POULET pour le sarde (*petta anzonina/puddone*), MOUTON/AGNEAU pour l'allemand (v. n. 16), BŒUF/VEAU pour l'espagnol (*carne de vaca/ternera* ; il y a pourtant des hésitations pour le PORC : (*carne*) de *cerdo*). Quant à la solution *d*, on a l'impression qu'elle n'occupe que les extrémités de l'échelle : à gauche pour l'anglais (jusqu'au tournant *mutton/lamb*) et à droite pour l'espagnol, ce qui expliquerait l'excentricité apparente de *pez* 'poisson' vs. *pescado* 'du poisson'. Il est compatible avec cette logique que le français

17. Il y a, certes, aussi des situations de concurrence entre plusieurs solutions, mais dans le Tableau 5, nous avons toujours noté la solution la moins marquée. En allemand, il est par exemple plus naturel de choisir *c* pour le MOUTON (*Hammelfleisch*), mais *p* pour l'AGNEAU (*Lamm*), même si les solutions inverses (*p* = *Hammel*, *c* = *Lammfleisch*) ne sont pas inexistantes. – Nous nous garderons bien, à l'état actuel, de présenter l'échelle du Tableau 5 comme universelle. Il faudra certainement tenir compte de la valeur culturelle de certains types d'animaux ou de viandes dans différentes sociétés (PORC pour l'islamisme et le judaïsme, BŒUF pour l'hindouisme, etc.).

soit en train de passer de *p* à *d* pour l'animal situé le plus à gauche : on a tendance à préférer *du porc* à *du cochon* pour la *VIANDE* (pour l'*ANIMAL*, la distribution complémentaire est moins nette).

4.5. Le raisonnement par termes implicatifs s'applique également à un autre domaine où les relations engnomiques sautent aux yeux : les paires verbales CAUSATIF-RÉCESSIF¹⁸. Différentes langues possèdent un nombre plus ou moins élevé de verbes susceptibles d'exprimer une action causative (qui implique un AGENT ou INSTIGATEUR et un PATIENT) aussi bien que le procès récessif correspondant (qui n'implique qu'un PATIENT). Cette constellation caractérise par exemple le fr. *casser* (1a et b) ainsi que l'angl. *to break* (2a et b) et l'all. *zerbrechen* (3a et b).

- (1) (a) fr. *Le client*_{AG} a *cassé* le *verre*_{PAT}.
(b) fr. *Le verre*_{PAT} a *cassé*. (mais v. aussi *infra* (1c))
- (2) (a) angl. *The customer*_{AG} *broke* the *glass*_{PAT}.
(b) angl. *The glass*_{PAT} *broke*.
- (3) (a) all. *Der Gast*_{AG} *zerbrach* das *Glas*_{AG}.
(b) all. *Das Glas*_{PAT} *zerbrach*.

Dans tous ces cas, il s'agit d'une polysémie métonymique justifiée par une relation de contiguïté évidente entre le CAUSATIF (1a, 2a, 3a) et le RÉCESSIF (1b, 2b, 3b), relation que l'on peut interpréter comme relation TOUT-PARTIE, CAUSE-EFFET, etc.¹⁹. Une lecture lexicologique de Haspelmath 1993b (étude basée sur 31 paires conceptuelles CAUSATIF-RÉCESSIF et centrée sur la morphosyntaxe) révèle que 13 des 21 langues de l'échantillon²⁰ exploitent, ne serait-ce que de façon marginale, la polysémie CAUSATIF-RÉCESSIF, comme le montre le Tableau 6²¹.

Dans ce tableau, le chiffre « 1 » signale des verbes où la langue en question impose une polysémie métonymique pour exprimer le rapport CAUSATIF-RÉCESSIF. Une case vide indique l'emploi d'un autre moyen formel pour exprimer ce rapport : lexies complètement distinctes, formation morphologique, forme diathétique, etc. Le chiffre « 0,5 » représente des cas où la polysémie métonymique est en concurrence avec d'autres moyens formels. Ainsi, l'emploi récessif du fr. *casser* (1b) coexiste avec une forme diathétique pseudo-réfléchie du type (1c), avec une nuance aspectuelle, il est vrai (valeur téléque

18. Le terme de 'récessif' est emprunté à Tesnière (1959 : 272-278).

19. Cf. Koch (2002 : 165-167, 170) dans une perspective diachronique.

20. Voici les langues de l'échantillon totalement dépourvues de polysémie CAUSATIF-RÉCESSIF (du moins pour les 31 concepts testés) : arménien, géorgien, hongrois, indonésien, mongol (khalkha), russe, swahili, turc.

21. Nos chiffres systématisent – avec de petites rectifications concernant le français et l'allemand – les cas de 'labile alternation' notés dans Haspelmath (1993b : Tableaux 3 et 4, et Appendice). – La première colonne contient les verbes français exprimant les 31 concepts testés.

Verbes français	angl.	gr. mod.	all.	fr.	les-ghien	roum.	oud-mourt	hindi-our-dou	arabe	hébr.	finn.	jap.	lit.	Σ
<i>commencer</i>														8
((faire)) <i>bouillir</i>				0,5			0,5						0,5	6,5
<i>brûler</i>														5
<i>geler</i>														4
<i>changer</i>														4
<i>briser, casser</i>		0,5		0,5										4
(se) (des-) <i>sécher</i>		0,5		0,5										3
(s') <i>arrêter</i>														3
(se) <i>remplir</i>														3
<i>rouler</i>														3
(se) <i>fendre</i>														3
<i>finir, (se) terminer</i>				0,5										2,5
((faire)) <i>fondre</i>		0,5												2,5
(s') <i>ouvrir</i>												0,5		2,5
(se) <i>fermer</i>														2
(se) <i>réveiller</i>														2
<i>apprendre*</i>														2
(s') <i>éteindre</i>														2
(se) <i>balancer</i>			0,5											1,5
(s') <i>améliorer</i>		0,5												1,5
(s') <i>enfoncer</i>											0,5			1,5
(se) <i>tourner</i>		0,5												1,5
(se) <i>lier</i>														1
(se) <i>développer</i>														1
(se) <i>dissoudre</i>														1
(s') <i>assembler</i>														1
(s') <i>étendre</i>														1
<i>détruire/ être détruit</i>														1
<i>tuer/mourir</i>														1
(se) <i>perdre</i>														0
(se) <i>lever</i>														0
" Score "	25	16,5	9,5	8	5	3	2,5	2	1	1	0,5	0,5	0,5	

* au sens de 'enseigner/acquérir des connaissances'

Tableau 6 : Cas de polysémie CAUSATIF/RÉCESSIF (31 paires conceptuelles, 13 (21) langues)

de la forme pseudo-réfléchie, absente dans l'acception récessive du verbe simple : cf. Zribi-Hertz 1987) :

- (1) (c) fr. *Le verre s'est cassé.*

D'où la valeur « 0,5 » pour le fr. *casser* (et *briser*) et pour d'autres verbes appartenant à différentes langues dans le Tableau 6 (pour le cas particulier du fr. [faire] *bouillir*, cf. n. 11). Notons que ce tableau nous montre exclusivement si une langue donnée choisit ou non la polysémie pour exprimer le rapport CAUSATIF-RÉCESSIF, à condition qu'un tel rapport existe²².

La distribution des cas de polysémie CAUSATIF-RÉCESSIF, telle qu'elle se présente dans le Tableau 6, est loin d'être fortuite. Elle semble soumise à une échelle implicative (approximative) que l'on peut tenter d'expliquer par les propriétés sémantico-syntaxiques des actants verbaux en jeu, du moins pour les langues accusatives : AGENT exprimé par le sujet et PATIENT exprimé par le COD (ou un autre objet), avec la variante causative ; PATIENT, exprimé par le sujet, avec la variante récessive. Le « noyau dur » de la polysémie CAUSATIF-RÉCESSIF se trouve dans les verbes à PATIENT obligatoirement ou préférentiellement non-humain et fortement affecté dans son existence ou son essence. Cette tendance, qui n'est pas sans exception (cf. surtout le concept DÉTRUIRE tout en bas du tableau), est parfaitement confirmée par les concepts COMMENCER, FAIRE BOUILLIR, BRÛLER, GELEUR, CHANGER (qui incarne l'idée d'altération même), BRISER/CASSER, (DÉS)SÉCHER, ARRÊTER, FENDRE, FINIR/TERMINER et FAIRE FONDRE. Par rapport à la *animacy hierarchy/agentivity scale* (cf. Silverstein 1976 ; Givón 1984 : 107-108), les verbes du noyau dur sont donc caractérisés par un décalage considérable entre leur PATIENT et l'actant AGENT typiquement humain et intentionnel (ou du moins fortement causatif). Ce décalage sémantique confère aux verbes causatifs concernés une valeur élevée de 'transitivité' (dans le sens de Hopper et Thompson 1980).

Ce décalage sémantique permet d'éviter une confusion possible qui pourrait théoriquement résulter du fait que le PATIENT du RÉCESSIF aussi bien que l'AGENT du CAUSATIF apparaissent sous la forme de sujets. Si, par exemple, le verbe causatif admet la réticence du PATIENT (valence réduite comme dans (4b)), les caractéristiques sémantiques du PATIENT – éventuellement accentuées par des traits supplémentaires comme [processuel], en l'occurrence – excluent toute confusion possible entre le PATIENT du RÉCESSIF (4a) et l'AGENT du CAUSATIF sans PATIENT (4b) :

- (4) (a) fr. *La leçon_{PAT} commence.*
(b) fr. *Le professeur_{AG} commence.*

22. Par contre, le Tableau 6 ne répond pas à la question de savoir si certains verbes (ou certains de leurs emplois) prévoient un rapport CAUSATIF-RÉCESSIF ou non. Les problèmes évoqués par les exemples suivants n'entrent donc pas en ligne de compte ici : fr. **Je commence le disque*, mais *Le disque commence* ; *Paul a arrêté la cigarette*, mais **La cigarette s'est arrêtée* ; etc.

Si, par contre, le verbe causatif n'admet pas la réticence du PATIENT ((5b) vs. (5c)), l'actant exprimé par le sujet ne peut que désigner un PATIENT typique (5a). Même un actant humain descend au rang d'un simple objet affecté par le procès (5d) :

- (5) (a) fr. *Les lois_{PAT} ont changé.*
(b) fr. *Le roi_{AG} a changé les lois_{PAT}.*
(c) fr. **Le roi_{AG} a changé.*
(d) fr. *Le roi_{PAT} a changé.*

Dans la mesure où on glisse grosso modo vers des PATIENTS moins fortement affectés et/ou obligatoirement humains, la polysémie CAUSATIF-RÉCESSIF devient moins opératoire, parce qu'elle s'écarte de plus en plus du modèle prototypique de l'AGENT-sujet causatif (1a, 2a, 3a) et du PATIENT-sujet récessif (1b, 2b, 3b) et/ou de l'interprétation univoque du sujet (cf. (4a, 4b) et (5a, 5d)). Cela est dû en grande partie au fait que l'actant PATIENT du récessif, notamment quand il est humain, a beaucoup d'un AGENT. Ainsi, dans une phrase anglaise comme (6a), *child* est PATIENT, mais dans (6b), il est plutôt AGENT :

- (6) (a) angl. *John_{AG} rocked the child_{PAT} to and fro.*
(b) angl. *The child_{AG} rocked to and fro.*

Grâce à son caractère profondément 'ergatif' (cf. Halliday 1970 : 155-158), l'anglais est suffisamment « libéral » pour choisir, dans beaucoup de cas, la polysémie métonymique même dans la partie inférieure du Tableau 6 – contrairement au français qui emploierait *balancer/bercer* pour (6a) et *se balancer* pour (6b). Or, il n'est pas étonnant que certains concepts de ce type soient exprimés, dans toutes les langues de l'échantillon du Tableau 6, y compris l'anglais, par des moyens autres que la polysémie métonymique. Si, par exemple, le seul actant du récessif de LEVER (l'entité qui subit le mouvement, en l'occurrence) est humain (7b, 8b), il est carrément agentif :

- (7) (a) angl. *John_{AG} lifted his hand_{PAT}.*
(b) angl. *John_{AG} got up.*
(8) (a) fr. *Jean_{AG} a levé la main_{PAT}.*
(b) fr. *Jean_{AG} s'est levé.*

L'anglais choisit ici deux lexèmes distincts (7a, 6b), le français la diathèse pseudo-réfléchie (7a, 7b).

Dans d'autres cas, l'agentivité de l'actant sujet du récessif risque de provoquer des malentendus dans des constructions à valence réduite. Considérons les exemples (9) où le français, plus « libéral » même que l'anglais (qui distingue *to teach* et *to learn*), rencontre inévitablement des difficultés avec son verbe polysémique *apprendre*. Si M. Dupont est le professeur de français et Luigi son élève, (9a) et (9b) sont possibles (*Luigi* étant AGENT dans cette dernière phrase), mais (9c) – avec réticence du « PATIENT » – est bloqué. Il n'y a que (9d) qui évite le malentendu :

- (9) (a) fr. *M. Dupont_{AG} apprend le français à Luigi_{PAT}.*
(b) fr. *Luigi_{AG} apprend le français.*

(c) fr. *M. Dupont_{AG} apprend le français.

(d) fr. M. Dupont_{AG} enseigne le français.

Voyons enfin le cas d'un ensemble conceptuel particulièrement problématique : TUER/MOURIR. Dans ce cas, la distinction entre les actants AGENT et PATIENT, tous deux humains/animés, s'avère cruciale. En fait, l'échantillon du Tableau 6 ne contient qu'une seule langue qui choisisse la solution de la polysémie métonymique, à savoir le lesghien, langue ergative, qui possède un verbe *q'in* 'tuer ; mourir'. Étant donné que le PATIENT est exprimé par le cas 'absolutif' et l'AGENT par le cas 'ergatif' (cf. Haspelmath 1993a : 268-271, 289-290), il n'y a pas de confusion possible²³. Toutes les autres langues de l'échantillon marquent la différence entre le CAUSATIF et le RÉCESSIF d'une manière ou d'une autre. En français, par exemple, deux lexies totalement indépendantes permettent de distinguer l'AGENT (9a) et le PATIENT (9b) réalisés sous la forme de sujets²⁴ :

(9) (a) fr. Les soldats_{AG} tuent.

(b) fr. Les soldats_{PAT} meurent.

Somme toute, le Tableau 6 montre que le français figure parmi les langues qui exploitent tout particulièrement la polysémie CAUSATIF-RÉCESSIF en dépassant même parfois le noyau dur. Le « score » du français est, certes, nettement inférieur à celui de l'anglais et même du grec moderne, mais ils se rapproche sensiblement de celui de l'allemand. Si on prenait en considération d'autres concepts homologues – travail qui reste à faire –, la préférence du français pour la polysémie CAUSATIF-RÉCESSIF ressortirait encore plus nettement (p. ex. *augmenter*, *diminuer* et tous les verbes de mouvement : *monter*, *descendre*, *sortir*, etc., où même l'anglais est plus réticent).

5. EN GUISE DE CONCLUSION : ASPECT HIÉRARCHIQUE ET ASPECT MOTIVATIONNEL

Comme nous l'avons déjà dit (1.), le cadre présent ne nous permet pas d'aborder la caractérisation motivationnelle du français²⁵. Avant de terminer,

23. Il est intéressant de noter que le basque, autre langue ergative (qui n'appartient pas à notre échantillon), possède également un seul verbe polysémique dont les deux acceptions se distinguent pourtant par leur auxiliaire : *hil da* 'il/elle mourut' et *hil du* 'il/elle le/la tua' (cf. Haspelmath 1993b : 98).

24. Rappelons au passage que l'ancien français, tout comme d'autres variétés romanes (cf. Gasparly 1885), employait *mourir* également comme verbe causatif (en concurrence avec *occire* 'tuer') : p. ex. *Carles l'emperere_{AG} mort m'ad mes homes_{PAT}*. 'Charles l'empereur m'a tué mes hommes' (Roland 1989, I : vv. 2755-2756). À part le fait que cet emploi était limité au seul participe *mort*, il n'y avait pas de confusion possible parce que les deux actants AGENT et PATIENT étaient toujours présents et que l'auxiliaire (*a(d) mort*) était différent de l'auxiliaire du récessif (*est mort*).

25. Cela sera l'objet d'un travail séparé : Koch et Marzo (manuscrit).

il peut être toutefois utile de jeter un coup d'œil sur les points de contact entre l'aspect hiérarchique, illustré dans les sections 2.-4., et l'aspect motivationnel.

Envisagées sous l'aspect hiérarchique, les lexies sont traitées en principe comme des entités opaques dont on n'enregistre que l'existence ou la distinctivité par rapport aux hiérarchies conceptuelles. L'analyse motivationnelle, en revanche, met l'accent justement sur la qualité de la transparence opposée à l'opacité dont on décortique les sources morphologiques et cognitives (cf. 1.). Mais les deux problématiques s'enchevêtrent à plusieurs égards.

5.1. Dans les sections 2.-4., nous avons rencontré, un peu partout, des solutions polysémiques pertinentes du point de vue typologique. Or, qui dit polysémie, dit motivation. Ullmann (1966 : 222) donne, en dernière analyse, des exemples de polysémie (métaphorique surtout) pour illustrer ce qu'il appelle 'motivation sémantique'. Un examen plus détaillé révèle que la polysémie est un procédé formel (à lexie identique) destiné à exprimer des relations cognitives très diverses : contiguïté, similarité métaphorique, inclusion taxinomique, etc. (cf. Koch 2001a : 1156-1159). Ainsi, la polysémie 'verticale' du fr. *homme* (3.4.) aussi bien que les polysémies métonymiques du fr. *bois* et du dan. *træ* (4.2.), du fr. *jour* (4.3.), *mouton* (4.4.) et *casser* (4.5., Tableau 6) sont non seulement des exemples d'indistinction lexicale, mais aussi de motivation.

5.2. Dans une théorie plus ample de la motivation lexicale (cf. Koch 2001a : 1158-1161), on constate que la polysémie est en concurrence avec d'autres procédés formels qui expriment la motivation : alternance numérale, dérivation, composition, etc. Dans 5.1.2.1., nous avons cité l'exemple angl. *wood* dont la polysémie métonymique TERRAIN PEUPLÉ D'ARBRES (C₁) – MATIÈRE LIGNEUSE (C₂) rappelle celle du fr. *bois*. En réalité, on dit en anglais aussi *woods* pour C₁, mais jamais pour C₂. L'alternance numérale *wood/woods* exprime donc potentiellement la même motivation par contiguïté que la polysémie de *wood* (mais cf. aussi n. 6). Dans la plupart des cas, ces variantes de procédés formels ne s'observent pas au sein d'une même langue, mais opposent deux langues du point de vue typologique. Ainsi, les langues qui, pour le domaine ANIMAL-VIANDE (4.4., Tableaux 4 et 5), évitent plutôt la solution « anglaise » *d* – non-motivée – ont toujours le choix entre différents procédés formels de motivation : polysémie (= *p*) du type it. *maiale*, suffixation (= *c*) du type russe *svinina*, composition (= *c*) du type all. *Schweinefleisch*, syntagme lexicalisé (= *c*) du type roum. *carne de porc*, etc. Voilà d'ailleurs aussi l'amorce d'une typologie lexicale sémasiologique qui chercherait à étudier, à grande échelle, l'impact du phénomène de la polysémie dans différentes langues (cf. 1., (a)).

5.3. La dernière série d'exemples concernant ANIMAL-VIANDE montre en même temps que la (non-)motivation peut même intervenir en tant que paramètre supplémentaire dans une typologie hiérarchique (engynomique, en

l'occurrence). Le point de départ (saussurien) était la distinction (*d*) lexicale entre ANIMAL et VIANDE, ce qui nous donne d'abord une C_3 typologie binaire *d* vs. *-d*. Dès que nous complétons l'analyse par le facteur de la motivation, nous arrivons à une typologie ternaire : *d* (distinct et non-motivé) vs. *c* (distinct, mais motivé) vs. *p* (non-distinct et motivé). De même, le parallélisme typologique entre le russe et le mordve concernant la distinction lexicale entre JOUR≠NUIT, JOUR=24H et NUIT (5.1.2.2., Tableau 3) est nuancé par le fait que le russe a trois lexies opaques l'une par rapport à l'autre tandis qu'en mordve, la lexie désignant le TOUT (*čī-vé*) est motivée par rapport aux lexies désignant les PARTIES (*čī* et *vé*).

5.4. Du point de vue des hiérarchies taxinomiques, il est intéressant de noter que le degré de généralité ou de spécificité des lexies d'une langue donnée interagit éventuellement avec leur degré de motivation. Dans une comparaison du français et du danois, Herslund & Baron (ce volume) observent que le danois dispose souvent d'un mot relativement générique (p. ex. *kande* 'réceptacle destiné à verser un liquide') qui n'a d'équivalents directs en français qu'au niveau de ses hyponymes (fr. *cruche*, *broc*, *pichet*, *pot*, etc.). Voilà tout d'abord un constat d'ordre purement taxinomique. Or, l'aspect motivationnel intervient dans la mesure où les lexies françaises ne sont normalement pas motivées tandis que leurs équivalents danois directs (hyponymiques) le sont : p. ex. dan. *vinkande* ~ fr. *pichet*, dan. *mælkekande* ~ fr. *pot*, etc. La motivation des lexies hyponymiques danoises est d'ailleurs en général basée sur la contiguïté (contenu, lieu, fonction, etc. de l'objet en question) tandis que leurs équivalents français correspondent à un schéma cognitif compact. Deux « saisies » du monde qui diffèrent à la fois sous l'aspect hiérarchique-taxinomique et sous l'aspect motivationnel !

Références bibliographiques

- ANDERSEN, E.S. 1978. « Lexical universals of body-part terminology ». In GREENBERG, J. H., FERGUSON, Ch. A. et MORAVCSIK, E.A. (éds), *Universals of Human Language*. 4 vol. Stanford, STUP, III, 335-368.
- BARON, I. & HERSLUND, M. Ce volume. « Langues endocentriques et langues exocentriques. Approche typologique du danois, du français et de l'anglais ».
- BERLIN, B. & KAY, P. 1969. *Basic Color Terms. Their Universality and Evolution*. Berkeley-Los Angeles : UCP.
- BLANK, A. 1997. *Prinzipien des lexikalischen Bedeutungswandels am Beispiel der romanischen Sprachen*. Tübingen : Niemeyer.
- BLANK, A. 2000. « Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical : aspect sémasiologique ». *Société de linguistique de Paris 2000*, 59-74.
- BLUMENTHAL, P. 1997. *Sprachvergleich Deutsch – Französisch*. Tübingen : Niemeyer.
- BROWN, C.H. 1976. « General principles of human anatomical partonomy and speculations on the growth of partonomic nomenclature ». *American Ethnologist* 3, 400-424.
- BROWN, C.H. 2001. « Lexical typology from an anthropological point of view ». In HASPELMATH, M. et al. (éds), 2001, II, 1178-1190.
- COSERIU, E. et GECKELER, H. 1981. *Trends in Structural Semantics*. Tübingen : Narr.
- CROFT, W. et CRUSE, D.A. 2004. *Cognitive Linguistics*, Cambridge : CUP.
- CRUSE, D.A. 1986. *Lexical Semantics*. Cambridge : CUP.
- FILLMORE, Ch. J. 1985. « Frames and the semantics of understanding ». *Quaderni di semantica* 4, 217-240.
- GASPARY, A. 1885. « Die Entwicklung der faktitiven Bedeutung bei romanischen Verben ». *Zeitschrift für romanische Philologie* 9, 425-428.
- GÉVAUDAN, P. 2003. *Klassifikation lexikalischer Entwicklungen. Semantische, morphologische und stratische Filiation*. Tübingen : Thèse de doctorat.
- GIVÓN, T. 1984. *Syntax. A Functional-Typological Introduction*. Vol. I. Amsterdam-Philadelphia : Benjamins.
- GODDARD, Cl. 2001. « Lexico-semantic universals: A critical overview ». *Linguistic Typology* 5, 1-65.
- Grand Robert 1987 = REY, A. (éd.) 1987, *Le Grand Robert de la Langue Française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Le Robert.
- GREENBERG, J.H. 1966. « Language universals ». In SEBEOK, Th.A. (éd.), *Current Trends in Linguistics. III: Theoretical Foundations*. Den Haag-Paris : Mouton. 61-112.
- GREENBERG, J.H. 1980. « Universals of kinship terminology ». In MAQUET, J. (éd.), *On linguistic anthropology. Essays in honor of Harry Hoijer*. Malibu : Udena. 9-32.
- GREIMAS, A.-J. 1966. *Sémantique structurale*. Paris : Larousse.
- HALLIDAY, M.A.K. 1970. « Language structure and language function ». In LYONS, J. (éd.), *New Horizons in Linguistics*. Harmondsworth : Penguin. 140-165.
- HASPELMATH, M. 1993a. *A Grammar of Lezgian*. Berlin-New York : Mouton de Gruyter.
- HASPELMATH, M. 1993b. « More on the typology of inchoative /causative verb alternations » In COMRIE, B. et POLINSKY, M. (éds), *Causatives and Transitivity*. Amsterdam-Philadelphia : Benjamins. 87-120.
- HASPELMATH, M., KÖNIG, E., OESTERREICHER, W. et RAIBLE, W. (éds). 2001. *Language Typology and Language Universals/Sprachtypologie und sprachliche Universalien/La typologie des langues et les universaux linguistiques. An International Handbook/Ein internationales Handbuch/Manuel international*. Berlin-New York : de Gruyter.
- HERSLUND, M. 2003. « Pour une typologie lexicale ». In HERSLUND, M. (éd.), *Aspects linguistiques de la traduction*. Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux. 13-27.
- HERSLUND, M. Manuscrit. « Translation and lexical typology ».
- HJELMSLEV, L. 1957. « Pour une sémantique structurale » In *Essais linguistiques*. København : Nordisk Sprog- og Kulturforlag [1970]. 96-112.
- HOPPER, P. et THOMPSON, S.A. 1980. « Transitivity in grammar and discourse ». *Language* 56, 251-299.
- JAKOBSON, R. 1963. « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie ». In *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit. 43-67.
- JONSSON, N. 2001. « Kin terms in grammar ». In HASPELMATH, M. et al. (éds). 2001, II, 1203-1214.
- KLEIBER, G. 1990. *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*. Paris : PUF.

- KLEIBER, G. & TAMBA, I. 1990. « L'hyponymie revisitée : inclusion et hiérarchie ». *Langages* 98. 7-32.
- KOCH, P. 1998. « Saussures mouton und Hjelmsevs træ: zwei Schulbeispiele zwischen Semstruktur und Polysemie ». In WERNER, E., LIVER, R., STORK, Y. et NICKLAUS, M. (éds), *et multum et multa. Festschrift für Peter Wunderli zum 60. Geburtstag*. Tübingen : Narr. 113-136.
- KOCH, P. 1999. « Frame and contiguity. On the cognitive bases of metonymy and certain types of word formation ». In PANTHER, K.-U. et RADDEN, G. (éds), *Metonymy in Language and Thought*. Amsterdam-Philadelphia : Benjamins. 139-167.
- KOCH, Peter 2000a. « Indirizzi cognitivi per una tipologia lessicale dell'italiano ». *Italianische Studien* 21. 99-117.
- KOCH, P. 2000b. « Pour une approche cognitive du changement sémantique lexical : aspect sémasiologique ». *Société de linguistique de Paris 2000*, 75-95.
- KOCH, P. 2001a. « Lexical typology from a cognitive and linguistic point of view ». In HASPELMATH, M. et al. (éds), 2001, II, 1142-1178.
- KOCH, P. 2001b. « Metonymy: unity in diversity ». *Journal of Historical Pragmatics* 2. 201-244.
- KOCH, P. 2002. « Verbe, valence et changement sémantique : une approche onomasiologique » In DUPUY-ENGELHARDT, H. et MONTIBUS, M.J. (éds), *Parties du discours : sémantique, perception, cognition – le domaine de l'audible*. Reims : Presses Universitaires de Reims. 151-185.
- KOCH, P. Sous presse. « Taxinomie et relations associatives ». In MURGUÍA, A. (éd.), *Sens et référence. Festschrift pour Georges Kleiber/Sinn und Referenz. Festgabe für Georges Kleiber*. Tübingen : Narr.
- KOCH, P. & D. MARZO. Manuscrit. « A three-dimensional approach to motivation in lexical typology ». Communication à la *Fifth International Conference of the Association for Linguistic Typology*. Cagliari, 15-18 septembre 2003.
- KROEBER, A.L. 1909. « Classificatory systems of relationship ». *Journal of the Royal Anthropological Institute* 39. 77-84.
- LANG, E. 2001. « Spatial dimension terms ». In HASPELMATH, M. et al. (éds), 2001, II, 1251-1275.
- LEHMANN, Chr. 1990. « Towards lexical typology ». In CROFT, W., DENNING, K. et KEMMER, S. (éds), *Studies in Typology and Diachrony. Papers presented to Joseph H. Greenberg on his 75th birthday*. Amsterdam-Philadelphia : Benjamins. 161-185.
- LEHRER, A. 1974. *Semantic Fields and Lexical Structure*. Amsterdam : North-Holland.
- LÉVI-STRAUSS, Cl. 1964. « Le triangle culinaire ». *L'Arc* 26. 19-29.
- MACLAURY, R.E. 2001. « Color terms ». In HASPELMATH, M. et al. éds. 2001, II, 1227-1251.
- MIHATSCH, W. 2004. *Kognitive Grundlagen lexikalischer Hierarchien untersucht am Beispiel des Französischen und Spanischen*. Thèse de doctorat, Tübingen.
- MINSKY, M. 1975. « A framework for representing knowledge ». In WINSTON, P.H. (éd.), *The Psychology of Computer Vision*. New York : McGraw-Hill. 211-277.
- Nouveau Petit Robert 1995 = REY-DEBOVE, J. et REY, A. (éds), 1995. *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue Française*. Paris : Le Robert.
- PLANK, F. 1984. « Verbs and objects in semantic agreement ». *Journal of Semantics* 3. 305-360.
- POTTIER, B. 1964. « Vers une sémantique moderne ». *Travaux de Linguistique et de Littérature* 2/1. 107-137.
- POTTIER, B. 1992. *Sémantique générale*. Paris : PUF.
- RAIBLE, W. 1981. « Von der Allgegenwart des Gegensinns (und einiger anderer Relationen). Strategien zur Einordnung semantischer Information ». *Zeitschrift für Romanische Philologie* 97. 1-40.
- ROLAND 1989 = *La chanson de Roland*. Édition critique par C. Segre. 2 vol. Genève : Droz.
- SAUSSURE, F. de. 1916. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SCHEPPING, M.-Th. 1985. « Das Lexikon im Sprachvergleich ». In SCHWARZE, Chr. et WUNDERLICH, D. (éds), *Handbuch der Lexikologie*. Königstein, Ts. : Athenaeum. 184-195.
- SCHWARZE, Chr. 1983. « Une typologie des contrastes lexicaux » In FAUST, M. et al. (éds), *Allgemeine Sprachwissenschaft, Sprachtypologie und Textlinguistik. Festschrift für Peter Hartmann*. Tübingen : Narr. 199-211.
- SILVERSTEIN, M. 1976. « Hierarchy of features and ergativity ». In DIXON, R. M. W. (éd.), *Grammatical Categories in Australian Languages*. Canberra : Australian Institute of Aboriginal Studies. 112-171.
- SKALIČKA, V. 1965. « Wortschatz und Typologie ». *Asian and African Studies* 1. 152-157.

- Société de linguistique de Paris (éd.). 2000. *Théories contemporaines du changement sémantique*. Leuven : Peeters.
- TALMY, L. 2000. *Toward a Cognitive Semantics*. 2 vol. Cambridge, Mass. : MIT Press.
- TANNEN, D. 1979. « What's in a frame ». In FREEDLE, R.O. (éd.), *New Directions in Discourse Processing*. Norwood, NJ. : Ablex. 137-181.
- TAYLOR, J. R. 1995. *Linguistic Categorization. Prototypes in Linguistic Theory*. Oxford : Clarendon.
- TESNIÈRE, L. 1959. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris : Klincksieck.
- ULLMANN, St. 1953. « Descriptive semantics and linguistic typology ». *Word* 9. 225-240.
- ULLMANN, St. 1966. « Semantic universals ». In GREENBERG, J. H. (éd.), *Universals of Language*. Cambridge, Mass.-London : MIT Press. 217-262.
- UNGERER, F. & H.-J. SCHMID. 1996. *An Introduction to Cognitive Linguistics*. London-New York : Longman.
- WILKINS, D. P. 1996. « Natural tendencies of semantic change and the search for cognates ». In DURIE, M. et ROSS, M. (éds), *The Comparative Method Reviewed. Regularity and Irregularity in Language Change*. Oxford-New York : OUP.
- WITKOWSKI, St. R. & C. H. BROWN. 1985. « Climate, clothing, and body-part nomenclature » *Ethnology* 24. 197-214.
- WITKOWSKI, St. R., C. H. BROWN & P. K. CHASE. 1981. « Where do tree terms come from? ». *Man* (n.s.) 16. 1-14.
- ZRIBI-HERTZ, A. 1987. « La réflexivité ergative en français moderne ». *Le Français moderne* 55. 23-54.